

UNE MINORITÉ RELIGIEUSE VUE PAR LES GÉOGRAPHERS ARABES : LES IBĀDITES DU SUD TUNISIEN

VIRGINIE PREVOST

Université Libre de Bruxelles, 8 hameau de la Taillette 7911, Frasnes-lez-Anvaing, Belgique
e-mail : virginie.prevost@skynet.be

Bien des géographes arabes se sont montrés critiques vis-à-vis des Berbères ibādites. Le cas du Sud tunisien est très révélateur : les auteurs accablent gratuitement les habitants de reproches et présentent certaines de leurs coutumes, jugées indignes, en suggérant qu'elles sont liées à leur particularisme religieux alors que ces pratiques sont répandues dans toutes les oasis sahariennes. Al-Bakrī, particulièrement malveillant, est à l'origine de plusieurs calomnies ressassées au fil des siècles, parfois si blessantes qu'elles semblent avoir été inventées de toutes pièces. Tout au contraire, al-Idrīsī offre une riche description des mœurs des ibādites de l'île de Djerba. Il détaille leur souci de pureté et les précautions qu'ils prennent vis-à-vis des étrangers, ce qui permet de rapprocher de façon saisissante leur conduite de celle de la communauté juive djerbienne. Ses remarques trouvent un écho tant dans les sources ibādites que dans les textes arabes postérieurs. La plupart des pratiques qu'il décrit sont encore observées par les voyageurs du 19^e et du 20^e siècle.

Mots-clés : ibādites, juifs, al-Bakrī, al-Idrīsī, Djerba, Djérid, pureté.

Les géographes arabes médiévaux ont souvent accordé des développements importants aux populations qui sortaient du cadre de l'islam majoritaire par leur conviction religieuse ou leur ethnie. Parmi d'autres peuples, les Berbères ont été abondamment évoqués, la plupart du temps de façon peu amène¹. Cette hostilité s'explique en partie par le fait que nombre d'entre eux ont adopté, après la conquête du 7^e siècle, l'islam ḥāriġite ibādite et ont mené contre le pouvoir arabe plusieurs révoltes qui l'ont fortement ébranlé. Il nous a paru intéressant d'analyser l'image que les sources ont donné de ces ibādites maghrébins, tout à la fois non-Arabes et ardents défenseurs d'une idéologie méprisée par la majorité des musulmans.

Les géographes se sont particulièrement intéressés au Sud tunisien : les grandes oasis de Gabès et de Gafsa, la région du Djérid – ancienne Qaṣṭīliya – et Tozeur, son

¹ Voir notamment chez Thiry (1995, pp. 323–327) plusieurs *ḥadīṭ* qui leur sont très défavorables.

centre principal, ont généralement suscité des descriptions bien plus détaillées que les autres régions peuplées d'ibādites. L'importance économique de ces places, débouchés du florissant commerce transsaharien, ne fait aucun doute pour ces auteurs : ils décrivent des cités prospères entourées de remparts, aux marchés animés et aux jardins verdoyants, prolongées par de nombreux hameaux. Ils vantent l'ingéniosité du système d'irrigation, l'abondance et la variété des productions agricoles, la luxuriance des palmeraies, détails frappants pour qui connaît l'aridité qui frappe aujourd'hui ces régions. À l'occasion, l'île de Djerba et les oasis du Nafzāwa, au sud du chott el-Djérid, sont également évoquées. Ce tableau élogieux est souvent gâché par des remarques acerbes sur les habitants de ces régions, auxquels on prête les pires défauts : ils sont en grande majorité ibādites et cette particularité suscite le mépris ou les moqueries des géographes. Elle n'est pas toujours formulée : al-Muqaddasī, par exemple, affirme que les habitants de Qasṭīliya / Tozeur et de Nefta sont brutaux, méchants et grossiers (Al-Muqaddasī 1967, p. 243), sans spécifier leur conviction religieuse. Ibn Ḥawqal n'hésite pas au contraire à dire clairement les choses : le Sud tunisien est peuplé d'hérétiques / *ṣurāt*. Il ajoute qu'Abū Yazīd Maḥlad ibn Kaydād venait de cette région et se réjouit de ce que Dieu a puni la tyrannie et la haine dont avait fait preuve cet « ibādite » (Ibn Ḥawqal 1967, p. 94)². Il est en effet probable que la révolte du rebelle nukkārite Abū Yazīd (m. 947) a causé un grand tort à l'image des populations ibādites des oasis. Les géographes et historiens arabes font en général la distinction entre les nukkārites et les ibādites wahbites (par exemple Ibn Ḥawqal 1967, p. 71)³, mais l'amalgame est inévitable entre ces deux tendances.

Ibn Ḥawqal s'en prend surtout aux habitants de Gabès : « bien qu'ils soient intègres, ils sont peu affables, ne sont pas gâtés physiquement et ne sont pas propres. Les agriculteurs des alentours sont terriblement méchants. Leur religion est *qadīr* / infecte ; ce sont des hérétiques qui appliquent la doctrine de la promesse et de la menace. Ils rusent avec les voyageurs et interceptent leurs biens, quelle que soit leur quantité. Celui qui passe la nuit chez eux s'attire des ennuis. Ils déclarent la guerre à leurs voisins et à ceux qui cherchent asile auprès d'eux. La plupart du temps, ils s'opposent au pouvoir central en cherchant systématiquement à le tromper dans les devoirs qui leur incombent » (Ibn Ḥawqal 1967, p. 70)⁴. Si la population des environs de Gabès paraît effectivement hostile⁵, les reproches d'Ibn Ḥawqal vis-à-vis des Gabésiens inaugurent une longue série d'attaques portées contre eux dans les écrits postérieurs.

² La mention de *ṣurāt* est reprise par Yāqūt (1990, IV, p. 396 [Qasṭīliya] ; IV, p. 434 [Qafsa] ; V, p. 342 [Nafta]).

³ Les extrémistes nukkārites renient définitivement l'autorité de Tāhart en 168/784–785, car ils n'acceptent pas la nomination du second imām rustumide 'Abd al-Wahhāb. Les partisans de 'Abd al-Wahhāb, plus modérés, sont les « wahbites » dont les descendants vivent toujours à Djerba.

⁴ Les agriculteurs hérétiques qu'il évoque sont sans doute les Mazātat Qābis. Lewicki (1990, p. 939). Ils sont mentionnés dans les sources ibādites : Abū Zakariyyā' (1985, pp. 213–214) ; al-Šammāhī (1995, p. 319 et p. 391).

⁵ Deux siècles plus tard, al-Idrīsī (1972, p. 280) note également que les agriculteurs des environs de Gabès sont arrogants, dépravés et qu'ils coupent les routes.

Al-Bakrī, évoquant les reproches qu'on leur adresse, raconte que « la plupart de leurs logis ne possèdent pas de latrines, de sorte qu'ils vont satisfaire leurs besoins dans les cours qui sont devant les maisons. À peine l'un d'entre eux a-t-il terminé de se soulager que l'on se précipite vers lui pour prendre ce qu'il a laissé, afin de fertiliser les jardins. Il arrive qu'un petit groupe se forme où chacun cherche à obtenir en premier lieu cet engrais ; le « producteur » l'attribue dans ce cas à la personne de son choix. Les femmes de Gabès ne voient aucun mal à cette pratique, si tant est qu'elles se voilent le visage et qu'on ne connaît pas leur identité » (Al-Bakrī 1965, pp. 18/42–43, repris par Yāqūt 1990, IV, p. 329 [Qābis]). Al-Bakrī se moque ici ouvertement des habitants de Gabès, alors que l'utilisation d'engrais humain a été de tout temps extrêmement fréquente pour amender les terres trop sèches de l'Afrique du Nord⁶. Cet engrais est encore très répandu dans l'oasis de Gabès dans la seconde moitié du 20^e siècle : la plupart des maisons y sont pourvues d'un trou creusé dans le sol qui fait office de latrine et permet de récolter les excréments afin de constituer le fumier. Il sera utilisé sur les terres familiales ou vendu à prix fort car, bien qu'il soit l'engrais le plus apprécié, il est de plus en plus rare à cause de la modernisation des équipements sanitaires (Bechraoui 1980, pp. 91–93 et p. 256). Nous savons que l'usage d'engrais humain avait cours également au Moyen Âge en al-Andalus et qu'il était préconisé par certains agronomes⁷. Il est difficile de penser qu'al-Bakrī ignorait ce fait, et d'autres auteurs médiévaux le signalent sans s'en étonner. Le *Kitāb al-istibṣār* raconte, sans aucune moquerie, que « les gens de Tozeur vendent les produits de leurs latrines, ce dont on leur fait le reproche ; en effet, ils ne se servent pas d'eau quand ils vont aux latrines, pour ne pas décomposer leurs excréments. Quand l'un d'eux y a fait ses besoins, il gagne l'un des canaux qui traversent leur ville ou la rivière, et il s'y lave. Le courtier en excréments parcourt la ville, en transportant le produit dans un récipient ; il recherche les excréments secs et s'abstient de prendre ceux qui sont humides. Les habitants de Tozeur ont établi dans leurs jardins, le long des voies fréquentées, des latrines destinées aux passants pressés par le besoin ou aux étrangers à la région. Quant à l'autochtone, il ne ferait ses besoins que dans sa propre latrine, même s'il devait se retenir deux jours durant. Cette pratique a pour but de fertiliser leur terre, qui est extrêmement sèche à cause de la proximité du désert » (*Kitāb al-istibṣār* 1958, p. 156)⁸. Al-Tiġānī affirme bien plus tard, alors que Gabès ne compte plus d'ibādites depuis longtemps, qu'il est bien connu que les Gabésiens vendent leurs excréments, ce qu'ils avouent eux-mêmes car c'est exclusivement grâce à cet engrais que leurs palmiers donnent de belles récoltes (Al-Tiġānī 1958, p. 90). S'il présente ce fait sans s'en offusquer, il dit plus loin qu'on blâme les habitants de

⁶ Nous avons pu le vérifier récemment à Tamegrout, dans le sud du Maroc, où les habitants ont construit une pièce en pisé, entièrement fermée. Seul le plafond est percé d'un trou au-dessus duquel les gens se soulagent puis jettent du sable. Une fois par an, ils creusent un trou dans le plancher, cette fois, de la pièce et recueillent le tout par en dessous pour fertiliser leur palmeraie. Ils rebouchent alors le trou et attendent un an avant de vider à nouveau cette pièce commune.

⁷ Sur l'engrais humain, voir Bolens (1981, pp. 198–200).

⁸ Il est repris par al-Ḥimyarī (1975, p. 145 [Tawzar]). À notre époque, certains agriculteurs gabésiens ont de la même façon érigé dans leur jardin, à l'intention du public, des latrines ouvrant sur la rue. Bechraoui (1980, p. 91, n. 2).

Tozeur qui vendent leurs excréments, tout comme on blâme les Gabésiens (Al-Tiġānī 1958, p. 160)⁹. Il semble donc que pour le *Kitāb al-istibṣār* et pour al-Tiġānī, ce n'est pas l'utilisation de l'engrais humain qui est critiquée mais bien sa mise en vente. Al-Bakrī ne mentionnant pas cette pratique à Gabès, ses moqueries sont tout à fait mal venues. Sa remarque sur la conduite des Gabésiennes qui se soulageraient en public est particulièrement injurieuse : il s'agit sans aucun doute d'un détail inventé de toutes pièces par le géographe pour humilier ces femmes ibāḍites.

Al-Muqaddasī est le premier géographe qui évoque la cynophagie dans le Sud tunisien : à Qasṭīliya / Tozeur et à Nefta, de la viande de chien est vendue aux crochets des bouchers (Al-Muqaddasī 1967, p. 243). Al-Bakrī insiste lui aussi sur le fait que les habitants de Tozeur apprécient la viande de chien : « ils engraisent les chiens dans leurs jardins en les gavant de dattes, puis ils les mangent. Un homme qui avait été accueilli parmi les habitants de Tozeur a informé le géographe qu'on lui a fait manger une viande qu'il a trouvée très savoureuse. Il a demandé ce que c'était et on lui a répondu que c'était de la viande de chiot engraisé » (Al-Bakrī 1965, p. 49/104)¹⁰. La cynophagie est ensuite dénoncée par de nombreux auteurs, tant à Tozeur que dans l'ensemble du Djérid et à Gafsa. Elle est également mentionnée à l'autre bout du Maghreb dans la cité caravanière de Siġilmāsa, la ville des Banū Midrār ṣufrites, eux aussi ḥārīġites. Tout comme l'utilisation de l'engrais humain, la cynophagie était fréquente dans de nombreuses régions du Maghreb, pratiquée tant par les Berbères ibāḍites que par d'autres populations. En plus d'être fort nourrissante, la viande de chien était utilisée comme remède contre la syphilis et les fièvres paludéennes, fréquentes dans les oasis sahariennes. Il semble qu'à nouveau, les géographes ont dénoncé comme étant le fait des seuls ibāḍites une coutume répandue ailleurs.

Selon al-Bakrī, « les Gabésiens racontent que leur ville était dotée de l'air le plus sain du pays, jusqu'au jour où ils y trouvèrent un talisman. Ils pensèrent que celui-ci dissimulait un trésor et creusèrent à cet endroit. Ils n'en sortirent qu'une terre poussiéreuse et à leurs dires, c'est à ce moment que la peste s'abattit sur la ville » (Al-Bakrī 1965, p. 18/43, repris par Yāqūt 1990, IV, p. 329 [Qābis] ; al-Tiġānī 1958, pp. 89–90 ; Mawlā Aḥmad 1846, p. 271). Ce curieux récit doit vraisemblablement être mis en rapport avec la démolition d'édifices antiques qui se trouvaient sur les hauteurs, à l'intérieur de l'enceinte de la ville. Dès le milieu du 10^e siècle, les habitants auraient abandonné ce lieu agréable pour bâtir des faubourgs dans la cuvette malsaine entourée par l'oued et cette urbanisation massive serait à l'origine de l'insalubrité de la ville, qu'al-Bakrī est le premier à dénoncer (Talbi 1974, p. 353)¹¹. Le géographe se base donc sur une situation réelle, dénoncée par exemple par al-'Abdarī qui, à la fin du 13^e siècle, décrit Gabès comme une ville nauséabonde et rébarbative,

⁹ Il est repris par Mawlā Aḥmad (1846, p. 290) qui trouve cette pratique singulière.

¹⁰ Voir aussi al-Bakrī (1965, p. 148/284) sur Gafsa et Siġilmāsa ; *Kitāb al-istibṣār* (1958, p. 160) ; Yāqūt (1990, II, p. 68 [Tawzar]) ; al-Tiġānī (1958, p. 160) ; al-Ḥimyarī (1975, p. 480 [Qasṭīliya]) ; Mawlā Aḥmad (1846, p. 290). Sur la cynophagie maghrébine, voir Prevost (2006).

¹¹ Al-Tiġānī (1958, pp. 89–90) associe la rigueur de la peste à Gabès tantôt au grand nombre de scorpions qui y vivent, tantôt à l'abondance des lauriers roses qui rendent l'eau toxique et amère. Il est repris par Mawlā Aḥmad (1846, p. 270).

au climat malsain (Al-‘Abdarī 1999, p. 180)¹². Toutefois, al-Bakrī présente les choses d’une manière qui a choqué Ibn Ḥaldūn lui-même : dans la *Muqaddima*, évoquant l’air insalubre de Gabès qui provoque de nombreux cas de fièvre infectieuse, il rappelle, en la déformant un peu, l’anecdote d’al-Bakrī. Il affirme ne pouvoir accepter cette fable, tirée de croyances populaires, et ajoute qu’al-Bakrī n’avait ni le discernement scientifique ni la clairvoyance suffisante pour repousser une telle histoire ou se rendre compte de sa stupidité : il l’a rapportée telle qu’il l’a entendue (Ibn Ḥaldūn 1992, I, p. 370). Contrairement à ce que dit Ibn Ḥaldūn, il paraît évident que le géographe a réalisé le peu de fondement de cette histoire ; celle-ci l’a sans doute amusé car elle fait allusion à l’appât du gain, bien mal récompensé, des ibāḍites.

Al-Bakrī peut être considéré comme le champion des attaques portées contre cette population. L’une des plus injustes, sans doute, ne concerne pas le Sud tunisien mais bien le ḡabal Nafūsa : il affirme, d’après al-Warrāq, que la ville de Šarūs n’a pas de mosquée *ḡāmi* ; de même que les trois cents villages bien peuplés qui l’entourent, car les habitants ibāḍites ne se sont pas mis d’accord sur le choix d’un homme qui dirigerait la prière (Al-Bakrī 1965, p. 9/26)¹³. Il n’y a pas de grandes mosquées possédant un *minbar* chez les ibāḍites maghrébins car à l’origine, ils faisaient la *ḥuṭba* au nom de l’imām de Tāhart. À partir de la chute des Rustumides en 909, ils n’eurent plus d’imām indépendant à la tête de leur communauté, cessèrent de faire la *ḥuṭba* et prièrent désormais dans des mosquées dépourvues de *minbar* (Cuperly 1984, p. 301, n. 84). Il est très probable que l’érudit al-Bakrī savait que les ibāḍites ne faisaient plus la *ḥuṭba* car ils n’avaient plus d’imām. Le fait d’expliquer l’absence de mosquée *ḡāmi* par une mésentente entre les habitants, suggérant dans le même temps leur manque de religion, est sans aucun doute une nouvelle expression de sa malveillance. Plus tard, al-Tiḡānī reconnaît d’ailleurs explicitement à propos de Djerba qu’un des principes des ibāḍites est d’avoir abandonné la prière du vendredi car elle exige d’être prononcée au nom d’un imām juste (Al-Tiḡānī 1958, p. 127). Cet auteur, contrairement à al-Bakrī, ne met pas en doute leur piété : il observe notamment que les habitants de Zawārat al-Šuḡrā sont des ḥārīḡites extrémistes qui, à cause de leurs si fréquentes dévotions, ont le corps très amaigri et le visage jauni ; ils lui rappellent leurs coreligionnaires insoumis de Djerba (Al-Tiḡānī 1958, p. 207)¹⁴. À Ġumrāsīn, dans les montagnes du Sud-Est tunisien, il décrit les Berbères nukkārītes, qui ne lavent pas leurs morts et ne récitent pas de prières pour eux. Malgré leur violence et les combats sanglants qui les opposent sans cesse à leurs voisins, il évoque leur sens de l’hospitalité et leur profonde honnêteté (Al-Tiḡānī 1958, pp. 187–188).

Si al-Tiḡānī apporte sur ces populations des renseignements précieux, les géographes qui ont été évoqués plus haut n’en donnent finalement qu’une bien maigre

¹² Le *Kitāb al-istibṣār* (1958, pp. 112–113) se distingue en donnant une description plus plaisante de la ville. Il est repris par al-Ḥimyarī (1975, p. 450 [Qābis]). En général, bien qu’il relaie les attaques formulées par al-Bakrī, le *Kitāb al-istibṣār* se distingue par l’exposé honnête dont il fait preuve concernant le Sud tunisien.

¹³ Voir aussi le *Kitāb al-istibṣār* (1958, p. 144) ; Yāqūt (1990, III, p. 245 [Šarūs (*sic*)]). La présence d’un *minbar* dans cette ville est néanmoins attestée, à tort sans doute, par Ibn Ḥawqal (1967, p. 94) et al-Idrīsī (1972, p. 279).

¹⁴ Zawārat al-Šuḡrā, sur la côte tripolitaine, était proche de l’actuelle Zuara.

description, entachée par leur animosité et ressassée au fil des siècles. En somme, deux sortes de critiques sont formulées à l'égard des ibādites du Sud tunisien. D'une part, on leur reproche d'être sales, vilains ou grossiers. Ces accusations gratuites et arbitraires trouvent leur paroxysme chez al-'Abdarī qui s'offusque de ce que les Djerbiens suivent de fausses doctrines et souhaite que Dieu les extermine (Al-'Abdarī 1999, p. 485). D'autre part, on dénonce des coutumes jugées scandaleuses en laissant penser qu'elles sont liées à leur appartenance religieuse, alors qu'il s'agit de pratiques extrêmement fréquentes au Maghreb. Contrairement aux auteurs qui l'ont précédé, al-Idrīsī ne critique pas les habitants du Djérid et estime – chose rare – que les Gabésiens ont une belle allure et sont propres, bien qu'ils soient peu affables (Al-Idrīsī 1972, p. 280). S'il consacre plusieurs lignes à d'autres ibādites maghrébines, il ne mentionne pour l'Ifrīqiya que ceux de la région de Djerba, en un témoignage d'autant plus intéressant que l'île est rarement abordée par les géographes. Avant lui, seul al-Bakrī a évoqué les Berbères ḥārīgites de Djerba qui commettent des méfaits tant sur la terre ferme que sur la mer, des gens perfides et mauvais auxquels il ne faut pas se fier (Al-Bakrī 1965, p. 19/44 et p. 85/172, repris par Yāqūt 1990, II, p. 138 [Ġarba]). Al-Idrīsī donne quelques indications sur la population djerbienne, des tribus berbères au teint le plus souvent brun, de nature méchante et fourbe, des révoltés qui refusent de se soumettre. Il ajoute que tant les notables que le peuple ne parlent que la langue berbère (Al-Idrīsī 1972, p. 305, repris partiellement par al-Ḥimyarī 1975, p. 158 [Ġarba]). Selon lui, les habitants des îles de Djerba et de Zīzū, ainsi que ceux de toutes les citadelles et villages fortifiés qui les avoisinent, sont des nukkārītes ḥārīgites qui appartiennent à la secte wahbite¹⁵. Il est évidemment impossible que les Djerbiens soient tout à la fois wahbites et nukkārītes : le géographe fait ici une confusion ou utilise le terme nukkārīte comme une injure réservée aux ḥārīgites en général (Lewicki 1993, p. 115 d'après Levi Della Vida). Il y avait toutefois de nombreux nukkārītes à Djerba au 12^e siècle et al-Tiġānī montre qu'au début du 14^e siècle, l'île est toujours partagée entre deux communautés ibādites, les wahbites à l'ouest et au nord-ouest, les nukkārītes à l'est et au sud-est (Al-Tiġānī 1958, p. 123).

Plus loin, évoquant ces ḥārīgites qui peuplent les îles de Djerba, de Zīzū et leurs environs, al-Idrīsī donne cette description précise : « Ils ne portent pas les vêtements des étrangers, ne leur donnent pas la main, ne les reçoivent pas à manger. L'étranger ne mange pas dans leur vaisselle sauf si celle-ci lui est réservée et que personne n'y a accès sauf lui. Chaque matin, ces hommes et ces femmes se purifient. Au moment de chaque prière, ils procèdent à leurs ablutions puis font le *tayammum*. Si un étranger passant chez eux se désaltère à l'un de leurs puits et qu'ils le surprennent, ils le chassent et assèchent le puits. Les vêtements des étrangers ne doivent pas toucher les habits de ceux qui sont purs, et inversement. Malgré tout, ces gens sont très accueillants, ils convient les étrangers à partager leurs repas et respectent leurs biens. Ils se comportent avec équité vis-à-vis de ceux qui viennent s'installer chez eux » (Al-Idrīsī 1972, p. 306, repris par al-Ḥimyarī 1975, p. 158 [Ġarba]).

¹⁵ *Wa-hum qawm nukkār ḥawārīg fī-l-islām maḍhabuhum al-wahbiyya*. Al-Idrīsī (1972, p. 306). De même, il qualifie les habitants de Wārqalān / Ouargla de wahbites ibādites nukkārītes (p. 296). Sur la probable localisation de Zīzū, voir Prevost (2005, pp. 333–335).

Si les ibāḍites sont connus pour l'importance extrême qu'ils accordent à la pureté morale de chacun des leurs, le témoignage d'al-Idrīsī insiste tout spécialement sur leur souci de pureté physique. Le fait d'ajouter aux ablutions rituelles des ablutions avec du sable (*tayammum*) se révèle superflu puisque l'islam préconise de se purifier à l'aide de sable dans le seul cas où l'on ne trouve pas d'eau (Coran IV, 43 et V, 6). Cette remarque du géographe est à notre connaissance la seule mention de l'usage de cette double purification chez les ibāḍites. Leur historien Abū Zakariyyā¹⁶ rappelle d'ailleurs que le *tayammum* est un lavage à part entière et qu'Allāh n'a pas prescrit de procéder à deux lavages, l'un avec de l'eau, l'autre avec du sable (Abū Zakariyyā¹⁶ 1985, p. 354). Les ibāḍites procédaient au *tayammum*, tout comme les sunnites, lorsque l'eau manquait : al-Šammāhī raconte qu'un homme dont la main était impure la purifia par le *tayammum*. Les savants se partagèrent quant au fait que la terre utilisée était devenue impure ou qu'elle était restée pure, la souillure ayant disparu grâce aux mouvements du frottement (Al-Šammāhī 1995, p. 219).

L'usage du *tayammum* est également injustement reproché aux ibāḍites par l'auteur anonyme du *Kitāb al-istibṣār*. Selon lui, certains des habitants du ḡabal Na-fūsa ne trouvent pas nécessaire d'utiliser de l'eau pour faire leurs ablutions : au lieu de cela, ils se roulent par terre et se frottent le corps avec du sable. Le *Kitāb al-istib-ṣār* rapporte également l'anecdote suivante : un Maghrébin de passage dans cette région observa un ibāḍite qui, voulant faire ses ablutions, enleva ses habits et commença à gesticuler comme s'il se lavait et se versait de l'eau sur la tête et sur le corps. Après la fin de ce rituel, l'étranger emmena l'ibāḍite chez le *ḥākim* local auquel il raconta ce qu'il avait vu. Très mécontent, le *ḥākim* lui répondit que s'il n'était pas étranger, il l'aurait châtié, et que cet homme avait peut-être une excuse (*Kitāb al-istibṣār* 1958, p. 145)¹⁶ ! Dans un autre ordre d'idées, au 17^e siècle, le voyageur al-'Ayyāṣī affirme que les ibāḍites de Ouargla, au lieu de faire leurs ablutions régulières, se bornent à se frotter les mains contre les murs de la mosquée (Féraud 1886, p. 377). Ces deux dernières anecdotes relèvent certainement d'observations mal interprétées et rapportées par médisance.

La remarque d'al-Idrīsī relative aux puits que les ibāḍites assèchent systématiquement si les étrangers y ont touché semble un peu exagérée, ces communautés vivant dans des régions où l'eau ne peut en aucun cas être gaspillée. On sait toutefois que dans le Mzab, au début du 20^e siècle, les juifs ne pouvaient puiser de l'eau qu'à un seul puits bien déterminé (Shinar 1982, p. 92). À Djerba, la surveillance des puits a longtemps été une question stratégique : pendant des siècles, les navires chrétiens voulant soumettre l'île ont été obligés pour s'approvisionner en eau d'en prendre de force à la Rocchetta, sur la côte est. Vu le manque crucial d'eau potable, les insu-

¹⁶ Sur le *tayammum* chez les ibāḍites, Rubinacci (1954–1956, pp. 29–32). Ils connaissent une forme particulière de *tayammum*, combinée à l'utilisation d'eau, lorsqu'il n'y a pas d'eau en suffisance pour accomplir une ablution complète (p. 30). Dans les faits, il apparaît que la conception ibāḍite de la pureté est quasiment identique à la conception orthodoxe (p. 15 et pp. 21–26 pour une description très détaillée du déroulement de l'ablution rituelle chez les ibāḍites). Voir aussi Masqueray (1878, pp. 111–114) qui estime que les ibāḍites accordent plus de prix à l'abolition des souillures morales qu'à celle des souillures matérielles.

lares gardaient les citernes par les armes et ont peut-être parfois préféré sacrifier l'eau potable que de la céder à leurs assaillants¹⁷.

Les précautions prises par les ibādites à l'égard des vêtements semblent bien réelles. Al-Šammāhī raconte l'anecdote suivante : une femme est en train de laver la laine d'une brebis morte lorsque des savants ibādites lui indiquent que le lavage ne la purifie pas suffisamment et qu'il faut l'imbiber (d'eau) dans sept endroits avec sept baguettes avant de la laver. Un autre savant autorise cependant la femme à laver la laine comme elle le fait habituellement (Al-Šammāhī 1995, pp. 218–219). Ce passage peut être mis en rapport avec ce qu'ajoute al-Tiġānī dans une description similaire des coutumes des hāriġites djerbiens : « j'ai constaté que ceux d'entre eux qui sont en état d'impureté lavent le vêtement qui a été souillé de la façon suivante : ils s'en saisissent au moyen d'une baguette ou d'un bâton crochu, puis le plongent dans la mer et le remuent grâce au bâton pendant une heure. Après ce laps de temps, ils peuvent prendre le vêtement en main »¹⁸. Dans la première moitié du 20^e siècle, René Stablo enquête à Djerba sur la population wahbite et observe des coutumes similaires à celles décrites par al-Idrīsī : ainsi, ils laissent leur sarouel à la porte de la mosquée s'ils ne sont pas persuadés de la rigoureuse propreté de ce vêtement, ils recommandent leurs ablutions s'ils touchent une chose impure dans l'instant qui précède la prière (Stablo 1941, pp. 22–23)¹⁹. Le fait que certains Djerbiens ôtent leur pantalon pour aller prier s'il est souillé, devait être tout à fait occasionnel mais a donné lieu à une sorte de légende. Eugène Pellissier de Reynaud note dès 1853 que « ce qui frappe le plus le vulgaire, c'est que, par un usage dont je n'ai pu trouver l'origine, ils croient devoir, pour prier Dieu, se dépouiller de ce vêtement que les dames anglaises n'osent pas nommer » (Pellissier de Reynaud 1980, p. 174)²⁰. Lucien Bertholon observe que « les plus civilisés ont adopté le pantalon large. Seulement ce vêtement est considéré, ainsi que les bas et les chaussures, comme impur. Comme eux, on le quitte pour pénétrer dans les mosquées. Aussi, à l'heure de la prière, voit-on suspendue, à la porte de celles-ci, toute une collection de bas, de pantalons et de savates » (Bertholon 1897, p. 571)²¹.

L'obsession de la pureté caractérise également les juifs qui jusqu'à une époque proche de la nôtre ont vécu en grand nombre à Djerba où se trouve la fameuse Ghriba, réputée être la plus ancienne synagogue construite par la diaspora juive. Selon la tradition, elle serait bâtie sur une pierre provenant du Temple de Salomon (Tolédano

¹⁷ Au début du 18^e siècle, le Père Philémon de la Motte envoya ses matelots chercher de l'eau sur la côte de l'île mais « ils y trouvèrent des Barbares qui la gardaient parce que l'eau douce y est très rare : ils furent repoussés et chargés de coups de bâton ». Monchicourt (1913, p. 98).

¹⁸ Al-Tiġānī (1958, p. 123) qui reprend plusieurs renseignements fournis par al-Idrīsī et le dit clairement, p. 124.

¹⁹ À la même époque, Guibert (1999, p. 32) note que selon la tradition, ils ôtent leur culotte avant de faire leur prière pour apparaître plus purs devant la divinité.

²⁰ En 1885, le lieutenant Brulard (1982, p. 52) estime également qu'ils doivent ôter leur culotte pour prier.

²¹ À la même époque, Idoux (1900, p. 84, n. 1) affirme : « C'est une coutume chez tous les abadites de ne porter ni soie, ni or quand ils font leur prière, mais à Djerba ils poussent la singularité jusqu'à quitter leur *pantalon* en entrant à la mosquée, et à prier en chemise. Nul d'entre eux n'a pu ou n'a voulu me donner la raison de cette coutume ».

1989, p. 123) et est demeurée un lieu de pèlerinage important pour les juifs, bien que la communauté djerbienne soit aujourd'hui fort amoindrie. On peut considérer que les ibādites se sont généralement montrés tolérants à l'égard des juifs et ont vécu avec eux en bonne harmonie. Abū Zakariyyā' donne ainsi plusieurs exemples où des juifs, par d'habiles stratagèmes, tirent d'embarras les ibādites (Abū Zakariyyā' 1985, pp. 156–157, pp. 164–165, pp. 214–215). Al-Šammāhī raconte entre autres que des juifs ont rassemblé quarante dinars pour les offrir au *ḥākim* du ḡabal Nafūsa à l'occasion de la naissance de son fils (Al-Šammāhī 1995, p. 171). À certaines époques cependant, leurs relations ont été plus difficiles : ainsi, le savant ibādite al-Ġīālī (m. 750/1349–1350), qui a vécu dans le ḡabal Nafūsa et à Djerba, indique la conduite que les ibādites doivent tenir vis-à-vis des *ḍimmī* : il conseille de ne pas les saluer, de ne pas leur serrer la main et d'éviter de partager leurs repas (Cuperly 1984, p. 144)²². Ces précautions à l'égard des étrangers sont déjà mentionnées par al-Idrīsī.

La communauté juive de Djerba est évoquée dans un texte de Maïmonide, qui traverse l'Ifrīqiya vers 1165, alors qu'il fuit le Maroc almohade pour se réfugier en Égypte. Dans une lettre destinée à son fils, cet intellectuel déplore le faible niveau culturel des juifs vivant entre Tunis et Alexandrie, ainsi qu'à Djerba. Bien que ces gens soient fortement croyants, il les estime stupides et critique la cruauté dont ils font preuve à l'égard des femmes impures. En effet, ils refusent d'être mis en présence des femmes rituellement impures, ils s'interdisent de regarder leurs vêtements, de leur parler ou de marcher sur le sol qu'elles ont foulé. Ils ne mangent pas l'arrière-train des animaux (Chouraqui 1985, p. 122 ; Hirschberg 1974, p. 165)²³. Il y a donc une ressemblance entre les coutumes de certaines communautés juives et ibādites, inquiètes de préserver une absolue pureté sexuelle et alimentaire, et il est probable que ces deux groupes se sont influencés (Hirschberg 1974, pp. 165–166)²⁴.

René Stablo cite une coutume qu'il estime révolue : les wahbites brisaient la vaisselle dont s'étaient servis les mālikites admis à leur table, ainsi que le faisaient les juifs vis-à-vis de la vaisselle utilisée par les chrétiens ou les musulmans (Stablo 1941, p. 23)²⁵. Emmanuel Grévin confirme qu'à l'occasion de la fête de Pourim, lorsque des juifs offrent des gâteaux à des catholiques ou à des musulmans, ces derniers prennent soin de laisser sur l'assiette et le napperon quelques traces de beurre ou d'huile avant de les rendre. De cette façon, les juifs sont convaincus que l'assiette et le napperon n'ont pas été touchés et ne sont donc pas impurs, ce qui leur évite de briser l'une et de brûler l'autre (Grévin 1937, pp. 133–134). Il y a donc ici un nouveau rapprochement à faire entre les coutumes juives et ḥāriġites, sans pouvoir affirmer s'il s'agit d'une simple ressemblance ou de l'influence exercée par l'une de ces communautés sur l'autre. Dans un récent article, J. Taïeb estime que le voisinage des ibādites explique peut-être certains traits culturels propres aux juifs qui partagent leur

²² Voir aussi Shinar (1982, pp. 92–93) sur la triste condition réservée aux juifs du Mzab à la fin du 19^e siècle.

²³ Brunschvig (1982, I, p. 398) met en doute l'authenticité de cette lettre de Maïmonide.

²⁴ Savage (1992, pp. 4–5) estime que l'influence juive a dominé.

²⁵ Évoquant les Égyptiens, Hérodote indiquait déjà qu'ils n'auraient voulu en aucun cas se servir du couteau, de la broche ou la marmite d'un Grec, ni goûter de la chair d'un bœuf monde qui aurait été coupée avec le couteau d'un Grec. Hérodote (1850, I, p. 156).

terre : outre la sévérité qu'ils observent dans leurs contacts avec les femmes en période d'impureté, il note chez eux « l'austérité de la vie familiale, l'absence de prostitution, contrairement aux grandes villes, les réticences à l'égard de la musique, l'hostilité marquée à l'égard du chant et de la danse, malgré l'existence de musiciens juifs, une égalité d'humeur enfin et un contrôle de soi » qui contrastent avec le comportement des populations juives des grandes villes du Maghreb (Taïeb 2004, p. 3971).

Les précautions dont usent les ibāḍites vis-à-vis de leur vaisselle sont également observées par al-'Umarī qui dit à propos des nukkārītes djerbiens : « quand un vase leur appartenant a été touché par un étranger, ils le brisent ; ils ne laissent pas non plus pénétrer aucun étranger dans leurs mosquées. On dit qu'ils sont très généreux et abandonnent à leurs hôtes des vases et des tapis »²⁶. Il est évidemment probable que cette prétendue générosité soit liée à leur besoin de se débarrasser des effets qui ont été touchés par les étrangers, vaisselle ou tissus. Vers 1870, un voyageur observe que les Djerbiens « considèrent comme une souillure les unions avec les étrangers. Ceux-ci souillent également leurs maisons en y entrant, leurs plats et leur vaisselle en acceptant leur hospitalité. Aussi quand un étranger est venu, on purifie tout. Au besoin, on détruit ce qu'il a touché ou on le passe au feu. Les gens qui, pour leurs affaires, ont des relations fréquentes avec les étrangers, possèdent un matériel spécial à l'usage des hôtes »²⁷.

On ne manquera pas de souligner qu'al-Idrīsī termine sa description par une note bienveillante, soulignant les qualités des ibāḍites. Il se contredit d'ailleurs, prétendant d'abord qu'ils ne reçoivent pas les étrangers à manger, puis qu'ils convient les étrangers à partager leurs repas. L'évocation de ces qualités se retrouve en termes similaires dans une étude anthropologique de la fin du 19^e siècle : « Ce qui frappe chez les Gerbiens, c'est une politesse beaucoup plus marquée que chez les autres musulmans. Les Gerbiens malgré leur exclusivisme sont hospitaliers. Leur caractère doux les rend très accueillants. Ils respectent les propriétés. Les vols sont moins fréquents dans l'île que dans beaucoup d'autres contrées de la Tunisie. La criminalité paraît moins élevée à Gerba que partout ailleurs. Ce sont des gens cependant très intéressés » (Bertholon 1897, p. 574)²⁸.

Ainsi, après quelques remarques – qui semblent presque convenues – sur la méchante nature des ibāḍites, al-Idrīsī fournit une description saisissante des coutumes djerbiennes. Chacune de ses observations peut être mise en relation avec des textes plus tardifs, ibāḍites ou sunnites, et la plupart des faits qu'il rapporte sont décrits, au 19^e et au 20^e siècle, par les voyageurs européens qui séjournent dans l'île²⁹. L'exactitude de ses propos laisse penser que le géographe a puisé ses informations

²⁶ Fagnan (1924, p. 78) d'après le ms 900 de la Bodleian. Stablo (1941, p. 23) rapporte que jadis, les wahbites verrouillaient leurs mosquées afin de ne pas laisser les autres musulmans y pénétrer. Si malgré tout l'un d'entre eux entrait dans la mosquée pendant la prière, ils l'expulsaient puis recommençaient leur prière.

²⁷ M. von Malkan traduit par Bertholon (1897, p. 573).

²⁸ L'honnêteté des ibāḍites est soulignée par al-Tiġānī (1958, p. 188 et p. 207).

²⁹ Seule la pratique du *tayammum* – bien attesté chez les ibāḍites – accompli en plus des ablutions rituelles n'est pas confirmée par d'autres textes.

auprès d'un membre de la communauté ibāḍite djerbienne. De ce fait, il offre à ses lecteurs un témoignage modéré et pertinent qui contraste de façon remarquable avec le parti pris exprimé par une grande majorité de ses prédécesseurs et successeurs.

Bibliographie

- Al-ʿAbdarī (1999) : *Rihla*, éd. ʿA. I. Kardī. Damas, Dār Saʿd al-Dīn.
- Abū Zakariyyāʾ (1985) : *Kitāb al-sīra wa-aḥbār al-aʿimma*, éd. ʿA. Ayyūb. Tunis, Al-dār al-tūni-siyya li-l-našr.
- Al-Bakrī (1965) : *Kitāb al-muḡrib fī ḍikr bilād Ifrīqiya wa-l-Maḡrib wa-huwa ḡuzʾ min aḡzāʾ Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* ; *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. trad. W. Mac Guckin de Slane. Paris, Adrien-Maisonneuve.
- Bechraoui, A. (1980) : *La vie rurale dans les oasis de Gabès (Tunisie)*. Tunis, Publications de l'Université.
- Bertholon, L. (1897) : Exploration anthropologique de l'île de Gerba. *L'Anthropologie* Vol. VIII, pp. 318–326, pp. 399–425 et pp. 559–583.
- Bolens, L. (1981) : *Agronomes andalous du Moyen-Age*. Genève, Librairie Droz.
- Brulard, A. (1982) : *Monographie de l'île de Djerba. Besançon, 1885 ; reproduit in : Jerba. Une île méditerranéenne dans l'Histoire. Recueil de notes, articles et rapports anciens*. Tunis, Institut National d'Archéologie et d'Art, pp. 25–62.
- Brunschvig, R. (1982) : *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV^e siècle*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 2 vol.
- Chouraqi, A. (1985) : *Histoire des Juifs en Afrique du Nord*. Paris, Hachette.
- Le Coran* (1995) : essai de trad. et étude exégétique par J. Berque. Paris, Albin Michel.
- Cuperly, P. (1984) : *Introduction à l'étude de l'ibāḍisme et de sa théologie*. Alger, Office des Publications Universitaires.
- Fagnan, E. (1924) : *Extraits inédits relatifs à l'histoire du Maghreb (Géographie et histoire)*. Alger, J. Carbonel.
- Féraud, L.-Ch. (1886) : Les Ben-Djellab, Sultans de Tougourt. *Revue Africaine* Vol. XXX, pp. 367–391.
- Grévin, E. (1937) : *Djerba, l'île heureuse et le Sud tunisien*. Paris, Stock.
- Guibert, A. (1999) : *Périples des îles tunisiennes*. Paris, L'Esprit des Péninsules.
- Al-Ḥimyarī (1975) : *Kitāb al-rawḍ al-miʿār fī ḥabār al-aqtār*, éd. I. ʿAbbās. Beyrouth, Librairie du Liban.
- Hirschberg, H.Z. (1974) : *A History of the Jews in North Africa*. Vol. I: *From Antiquity to the 16th Century*, trad. de l'hébreu, 2^{ème} éd. revue par E. Bashan et R. Attal. Leyde, Brill.
- Ibn Hawqal (1967) : *Kitāb ṣūrat al-arḍ*, éd. M. J. De Goeje et J. H. Kramers. Leyde, Brill (Bibliotheca Geographorum Arabicorum II).
- Idoux, M. (1900) : *Un été dans le Sud tunisien. Au pays des Troglodytes et des Lotophages*. Extrait des Mémoires de la société bourguignonne de géographie et d'histoire, Dijon, Imprimerie Darantière.
- Ibn Ḥaldūn (1992) : *Kitāb al-ʿibar*. Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 7 vol.
- Al-Idrīsī (1972) : *Kitāb nuzhat al-muštāq fī ḥtirāq al-āfāq / Opus geographicum*, éd. E. Cerulli, F. Gabrieli, G. Levi Della Vida, L. Petech et G. Tucci. Rome-Naples, fasc. 3.
- Kitāb al-istibṣār fī ʿaḡāʾib al-amṣār* (1958) : éd. S.Z. ʿAbd al-Ḥamīd, Alexandrie, Imprimerie de l'Université.
- Lewicki, T. (1990) : Mazāta. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leyde, Vol. VI, pp. 935–940.

- Lewicki, T. (1993) : Nukkār. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leyde, Vol. VIII, pp. 115–116.
- Masqueray, E. (1878) : *Chronique d'Abou Zakaria*. Alger, V. Aillaut.
- Mawlā Aḥmad (1846) : Voyage de Moula-Ah'med depuis la zaouïa en-nas'ria jusqu'à Tripoli et retour du 21-07-1709 au 17-10-1710, trad. A. Berbrugger. In : *Exploration scientifique de l'Algérie* Vol. IX. Paris, Imprimerie royale, pp. 167–396.
- Monchicourt, Ch. (1913) : *L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba (Essai bibliographique – Récit de l'expédition – Documents originaux)*. Paris, Ernest Leroux.
- Al-Muqaddasī (1967) : *Kitāb aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*, éd. M. J. De Goeje. Leyde, Brill (Bibliotheca Geographorum Arabicorum III).
- Pellissier de Reynaud, E. (1980) : *Description de la Régence de Tunis*. Paris, 1853 ; rééd. Tunis, Bouslama.
- Prevost, V. (2005) : Zīzū, l'île mystérieuse d'al-Idrīsī. *Acta Orientalia Belgica* Vol. XVIII, pp. 323–338.
- Prevost, V. (2006) : Les ragoûts de chien : prophylaxie, beauté et gastronomie. In : *Manger et boire au Maghreb. Alimentation et pratiques culinaires, du Moyen Âge à nos jours*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, à paraître.
- Rubinacci, R. (1954-1956) : La purità rituale secondo gli Ibāditi. *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli* Vol. VI, pp. 1–41.
- Al-Šammāhī (1995) : *Kitāb al-siyar*, éd. partielle M. Ḥasan. Tunis, Kuliyat al-'ulūm al-insāniyya wa-l-iḡtimā'iyya, silsila 4.
- Savage, E. (1992) : Ibādī-Jewish Parallels in Early Medieval North Africa. *Al-Masāq* Vol. 5, pp. 5–15.
- Shinar, P. (1982) : Réflexions sur la symbiose judéo-ibādite en Afrique du Nord. In : *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, M. Abitbol (éd.), Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi, pp. 81–114.
- Stablo, R. (1941) : *Les Djerbiens. Une communauté arabo-berbère dans une île de l'Afrique française*. Tunis.
- Taïeb, J. (2004) : Juifs du Maghreb : onomastique et langue, une composante berbère ? In : *Encyclopédie berbère* Vol. XXVI, Aix-en-Provence, Édisud, pp. 3969–3975.
- Talbi, M. (1974) : Kābis. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leyde, Vol. IV, pp. 350–355.
- Thiry, J. (1995) : Le Sahara libyen dans l'Afrique du Nord médiévale. Louvain, Peeters.
- Al-Tiḡānī (1958) : *Rihla*, éd. H. H. 'Abd al-Wahhāb. Tunis.
- Tolédano, J. (1989) : *Les juifs maghrébins*. Maredsous, Editions Brepols.
- Yāqūt (1990) : *Muḡam al-buldān*, éd. F. al-Ġundī. Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya.